

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, Buissonnet & Co, 20, rue de la Harpe.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAYAS-LAFITTE, BULLIEN et Co, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 21 juin 1864.

BULLETIN.

Les informations qui sont transmises de Londres aux principaux journaux, annoncent que la réunion de la conférence qui a eu lieu samedi n'a amené aucun résultat. On s'est séparé sans avoir rien conclu. Une nouvelle proposition faite par lord Russell a été rejetée; toutefois les plénipotentiaires auraient ensuite à la communiquer à leurs gouvernements respectifs. Cette séance, dit le *Morning Post*, a été fort orageuse et l'on s'attend à la reprise des hostilités dès le 26. Le même journal ajoute: « Les plénipotentiaires allemands se sont montrés encore plus provocateurs qu'ils ne l'avaient été jusqu'ici et qu'après avoir modifié leur première ligne de frontière de façon à laisser au Danemark une portion plus considérable de terrain, ils ont renoncé, samedi, à cette attitude conciliante et repris leur position primitive, en déclarant qu'ils ne s'en départiraient plus. »

Le *Morning Herald* va plus loin, en soutenant que la Prusse et l'Autriche ont déclaré qu'à moins d'un blocus effectif, elles étaient disposées à délivrer des lettres de marque et à répudier les déclarations du congrès de Paris de 1856, si les hostilités étaient reprises dans les mêmes conditions qu'avant l'armistice. On pressentirait donc hautement, jusque dans le sein de la conférence, la réouverture des hostilités et on en aurait, pour ainsi dire, fixé le programme.

Au moment où les journaux anglais signalent les tentatives faites par lord Palmerston pour sortir des embarras dans lesquels le conflit dano-allemand a mis l'Angleterre, on annonce qu'il est plus que jamais question de l'arbitrage de l'empereur Napoléon. Il n'est pas probable que l'Europe puisse s'engager à faire la guerre surtout en présence de la politique d'abstention de la France. On dit qu'un nouvel effort vient d'être tenté dans le but d'obtenir des concessions de la part des

puissances allemandes; c'est peut-être la dernière ressource sur laquelle on puisse compter pour prévenir des calamités qu'il paraît difficile d'éviter.

Une dépêche télégraphique de Cherbourg annonce que dimanche matin, l'*Alabama*, corsaire confédéré, était sorti de rade. Le *Kearsage* vaisseau de guerre fédéral, s'est aussitôt dirigé sur lui. A 12 heures 10 minutes, le combat était engagé. A 1 heure 10 minutes l'*Alabama* poursuivi par le *Kearsage*, retournait à toute vapeur sur Cherbourg, mais il coulait peu de temps après.

On s'attend à la dissolution des chambres belges. Une seule voix de majorité est venu clore la discussion relative à la crise ministérielle et 57 voix contre 56 ont rejeté l'ordre du jour déclarant que le ministère a perdu la confiance du pays. Il est à remarquer que les ministres, approuvant leur propre conduite et se faisant juge dans leur propre cause ne se sont pas abstenus de prendre part au vote.

On ne signale aucun changement dans la situation des affaires à Tunis. Le gouvernement français est toujours décidé à empêcher toute intervention.

J. REDOUX.

L'*Echo d'Oran* a reçu un second avertissement dont il publie le texte en tête de son numéro du 9 juin :

« Vu l'article publié par le journal l'*Echo d'Oran* dans son numéro du jeudi 2 juin courant, sous le titre : « Deux Moniteurs commençant par ces mots : « Le *Moniteur universel* a publié, » et finissant par ceux-ci : « C'est la dernière qu'ils croiront de préférence ; »

« Considérant que cet article contient contre les fonctionnaires ou agents de l'autorité les accusations les plus injustes, de nature à les discréditer, à exciter la défiance et à semer des éléments de division dans la population,

« Arrêtons :

« Un deuxième avertissement est donné à l'*Echo d'Oran* dans la personne de MM. Al. Perrier, son gérant, et Albert Mercier, signataire de l'article. »

Une conférence commerciale franco-suisse a eu lieu hier au ministère des affaires étrangères.

Un journal annonce que, d'après des renseignements particuliers qui lui sont parvenus, on travaillait avec ardeur dans les duchés de Schlesvig-Holstein, à faire prévaloir la candidature du prince Pierre d'Oldembourg, allié à la famille impériale de Russie.

Le prince Pierre d'Oldembourg, général au service de l'empire russe et président d'un département du conseil de cet empire, est petit-fils de l'empereur Paul et cousin de l'empereur Alexandre II. Sa résidence habituelle est à Petersbourg.

Si les informations susmentionnées sont exactes, ce serait donc un troisième ou quatrième concurrent qui viendrait prétendre à la succession du Schlesvig-Holstein.

On sait que le navire confédéré l'*Alabama*, dont les dernières dépêches de Chine signalent la présence dans les eaux de cet empire, et qui est arrivé en Europe presque en même temps que la nouvelle de ses expéditions dans les mers de l'extrême Orient, avait relâché il y a quelques jours dans le port de Cherbourg pour s'y ravitailler de charbon, dont il fit en effet une provision achetée au commerce de cette ville.

Dès que l'arrivée de l'*Alabama* fut annoncée en Europe, les différents navires de la marine fédérale qui croisaient dans cette partie du monde, aussitôt avertis, se sont hâtés de prendre des dispositions pour traquer un si redoutable ennemi. Le *Kearsage*, arrivé le premier, se posta dans le canal, de manière à atteindre l'*Alabama* s'il venait à prendre le large.

L'*Alabama*, du reste, loin d'éviter son adversaire, malgré la disproportion des forces, est sorti avant-hier matin, en plein jour, de la rade de Cherbourg, suivi de la *Couronne*, de la marine impériale, chargée d'empêcher toute agression dans la limite des eaux territoriales de France.

A onze heures, en dehors de cette limite, l'*Alabama* et le *Kearsage* se sont rencontrés, et le combat a duré jusque vers une heure et demie.

Il paraît que l'*Alabama* aurait eu d'abord l'avantage jusqu'au moment où un boulet du *Kearsage* vint briser son hélice qui fut mise en pièces. Cet accident livra le bâtiment confédéré complètement à la merci de son ennemi qui le coula à large. Un yacht anglais à vapeur, l'*Action*,

attiré par la curiosité jusqu'à un demi-kilomètre du lieu du combat, a pu sauver et prendre à son bord quelques hommes de l'équipage confédéré. Un bateau pilote en a recueilli neuf autres, parmi lesquels un officier, et les a ramenés à Cherbourg. De son côté, le préfet maritime de ce port s'est empressé d'envoyer un vapeur pour aider au besoin le *Kearsage* au sauvetage.

Tous les blessés, au nombre de vingt, ont pu ainsi être recueillis. On porte le nombre des morts du côté des confédérés à dix.

Les télégrammes suivants datés de Southampton, et de Londres complètent les détails qu'on vient de lire.

Southampton, 20 juin.

Le capitaine Semmes et l'équipage de l'*Alabama* sont arrivés à Southampton. L'*Alabama* a commencé l'attaque, le combat a duré de 10 heures 10 minutes à midi et demi. Lorsque le navire confédéré coula, le steamer *Deerhound*, qui observait le combat, sauva 40 hommes de l'équipage parmi lesquels se trouvait le capitaine et 13 officiers. On croit que le *Kearsage* est très endommagé. L'*Alabama* a eu un officier et un soldat noyés, six tués dont un officier, et enfin seize blessés. Le capitaine est grièvement blessé à la main. Le *Kearsage* a sauvé le reste de l'équipage.

Londres, 20 juin.

Le *Times* rendant compte du combat naval entre l'*Alabama* et le *Kearsage*, dit que le journal de bord et tous les papiers du capitaine Semmes, relatifs aux croisières de l'*Alabama*, ont été sauvés.

On lit dans le *Courrier de l'Algérie*, du 15 juin :

On peut considérer l'insurrection comme à peu près terminée. Peut-être tirera-t-on encore quelques coups de fusil; mais l'incendie s'est éteint peu à peu; les populations demandent l'aman et sont prêtes à accepter même les conditions les plus dures. En même temps les esprits se calment dans les tribus restées soumises.

Cette révolte n'aura été que peu de chose. Née de causes purement locales, ne s'étant propagée que par la contagion de l'exemple, et sous un petit nombre de points, elle n'a eu ni la gravité ni le caractère qui lui étaient prêts au début, et que nous avons toujours refusé de lui reconnaître.

Ainsi, les alarmistes tout effarés soutenaient que l'insurrection allait devenir générale dans le Sud, qu'elle se ratta-

chait à la révolte de la Tunisie, et enfin qu'elle était une « guerre sainte. » L'événement a prouvé la fausseté de ces craintes.

Dans la province de Constantine, rien; dans celle d'Alger, presque rien; dans la province d'Oran, quelques soulèvements dans quelques tribus: voilà pour l'étendue de l'insurrection. En somme, ce n'est pas grand chose.

Quant aux prétendues intelligences des insurgés algériens avec les insurgés tunisiens, ce n'était qu'un mauvais rêve, qui s'est dissipé de lui-même. Qui ne voit que les deux révoltes avaient des causes distinctes, un but différent, et qu'elles étaient séparées par la province de Constantine, qui demeurait si calme, et par-dessus laquelle il n'est facile de sauter à pieds joints?

M. Léon Plée examine dans le *Siccle* quelles sont les conséquences que peut entraîner pour la politique de plusieurs nations de l'Europe l'insurrection de Tunis: « Il semble, écrit-il, que la question d'Orient vaille absolument renaitre sous n'importe quelle forme. Il y a peu, c'était le Liban qui, tout en flammes, appelait d'une manière sinistre, l'attention de l'Europe; ensuite vinrent les débats sur l'isthme de Suez, portant dans leurs flancs l'indépendance de l'Egypte; puis s'élevèrent les orages dans les Principautés. Aujourd'hui c'est la révolte des Arabes de la régence de Tunis qui préoccupe le monde diplomatique... »

« Que va faire la France après l'énergique protestation de son consul? Que fera l'Angleterre après les intrigues de M. Wood, si la France intervient? Nous sommes un peu dans la situation où nous nous trouvions en 1840 quand nous protégeâmes l'Egypte indépendante contre la Turquie voulant reprendre la suzeraineté absolue, et nous avons de plus en face de nous un mouvement des populations et une armée dont la marche a été jusqu'ici triomphante. »

En cet état de choses, M. Plée considère comme désirable que le gouvernement tunisien puisse repousser, avec les forces dont il dispose, l'attaque dirigée contre le Bardo où il se trouve presque assiégé. Un succès obtenu par lui rendrait inutile toute intervention dont il est difficile de mesurer la portée.

On lit dans le *Moniteur* :

« D'après les nouvelles de Tanger, en date du 12 juin, le gouverneur de Tetuan,

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 22 JUIN 1864.

— N° 11 —

NATALIE

IMITATION DE L'ALLEMAND.

CHAPITRE XIII.

(Suite.)

« Ainsi, reprit-il, vous avez reconnu la validité de l'acte de vente? »

Stépano fit un geste affirmatif.

« Vous conviendrez donc que mon maître est le légitime propriétaire de cette villa et qu'il a le droit d'en disposer selon son bon plaisir? »

— Je ne le nie pas. »

Joseph Ribas tira de sa poche un second papier et le lui présenta.

« Vous reconnaissez donc également cette donation comme authentique? »

— Elle est, en due forme, dit Stépano avec humeur, après l'avoir lue. Mais le comte est un fou de se dépouiller d'une si belle propriété. »

Natalie avait assisté avec une surprise muette à toute cette scène, à laquelle,

dans son inexpérience, elle ne comprenait rien, et qui n'avait pas excité le moindre soupçon dans son âme innocente.

« Le voilà donc réellement parti? dit-elle quand Stépano se fut retiré. »

— Et il n'osera jamais, dit Ribas, revenir vous tourmenter. Desormais vous êtes ici chez vous, sans conteste. Mon maître vous fait présent de cette villa par donation authentique.

— Quel est donc cet homme généreux? Dites-moi où je le trouverai, que je lui exprime ma reconnaissance.

— Conduisez-nous chez lui, dit Marianne en pleurant. J'embrasserai ses genoux et je le supplierai de continuer sa protection à ma pauvre princesse.

— Mon maître n'entend pas de remerciements, répliqua Ribas avec fierté. Il fait le bien pour le bien même; il protège l'innocence, parce que c'est le devoir de tout gentilhomme.

— Au moins nommez-le, que je prie pour lui; s'écria Marianne en sanglotant.

— Oui, son nom! ajouta Natalie. Dieu, que ce nom me sera cher!

— Son nom est son secret. Le monde le connaît et le bénit; on appelle mon maître le brave des braves. Mais il défend que je vous apprenne qui il est. Il ne demande rien, ni remerciements ni reconnaissance; il ne cherche qu'à assurer votre bonheur et votre repos, et à accomplir le serment solennel qu'il a fait au prince Radzivil d'avoir pour vous la vigilante sollicitude d'un père.

— Merci, merci, mon Dieu! s'écria Marianne. Vous nous sauvez dans notre détresse; vous avez pitié de l'innocence malheureuse et vous lui envoyez un sauveur!

Natalie garda le silence. Son regard ra-

dieux était levé vers le ciel, et, les mains jointes sur la poitrine avec un sourire de gratitude et de bonheur, elle se disait tout bas : « Je ne suis donc plus seule, j'ai un ami qui veille sur moi. Quel qu'il soit, il m'est envoyé par Paulo. Je n'ai pas besoin de savoir son nom pour lui être éternellement reconnaissante. »

CHAPITRE XIV.

De ce jour, une existence nouvelle commença pour Natalie. Elle se sentait transportée, pour ainsi dire, dans un monde magique, dans le monde des fées, des enchantements et des rêves, vivant d'une vie surnaturelle et fantastique, et comme entourée sans cesse des soins d'un génie invisible qui épiait tous ses desirs pour les satisfaire par l'entremise de Joseph Ribas.

« Mon maître n'est pas content de la modeste disposition de votre villa, dit-il dès le premier jour à Natalie. Je vous prie de lui permettre de la faire décorer avec un luxe digne de votre grandeur future. »

— En quoi consistera-t-elle donc, cette grandeur? demanda la jeune fille avec curiosité.

— Vous l'apprenez en temps et lieu, répondit mystérieusement Ribas.

— Qui me le dira?

— Lui, le comte.

— Je le verrai donc?

— Peut-être. Ainsi vous permettez que l'on décore vos appartements?

— Cette villa est à votre maître, à lui seul d'y commander. »

Ribas se retira satisfait et ne tarda pas à revenir avec des artistes, des artisans et une cinquantaine d'ouvriers, qu'il mit à l'œuvre immédiatement.

La villa était meublée avec élégance et coquetterie; rien n'y manquait en confort et en bon goût. Ce n'était néanmoins que l'habitation d'un particulier riche, aux habitudes délicates et distinguées. Comme par un coup de baguette magique, elle se métamorphosa en quelques jours en un palais oriental. On n'y vit plus que tapis de Turquie, rideaux et tentures de velours brodés d'or, divans et fauteuils garnis en brocart ou en damas, vases enrichis de pierreries, bronzes, tableaux, objets d'art; puis des baguettes d'un prix fou et toutes les superfluités somptueuses et charmantes que peut introduire le luxe le plus raffiné et le plus ingénieux. Natalie, étonnée, parcourait avec un ravissement enfantin ces pièces qu'elle avait peine à reconnaître sous la richesse féerique de leur décoration, et s'arrêtait, sans oser presque y toucher, devant chacune de ces babioles qui valaient des trésors.

« C'est un magicien ou un nabab que ce comte, disait Marianne toute pensive: il a fallu des millions pour tout cela. »

Natalie ne s'inquiétait point de ce qu'il était; elle ne songeait qu'à une seule chose: le voir, le remercier.

« Viendra-t-il enfin, maintenant que sa maison est parée pour le recevoir? demanda-t-elle à Joseph Ribas, toujours humble comme un esclave. »

— Elle n'est transformée qu'à votre intention, princesse; répondit-il. Mon maître se contente de vous savoir dans une habitation digne de vous. »

Mais qu'importait ce luxe à Natalie? Ces trésors, dont elle n'appréciait pas la valeur, la laissaient indifférente. Elle n'avait pas la moindre idée du prix de l'argent; elle n'estimait pas la richesse; car, élevée pour ainsi dire en dehors du monde,

elle ne soupçonnait pas l'existence de la pauvreté. Elle ne connaissait pas les chagrins des riches; elle n'avait jamais éprouvé ni malheur réel, ni véritables privations.

A la vérité une douleur profonde venait de l'atteindre: elle avait perdu ses deux amis: Paulo et Carlo. Elle les pleurait, elle les regrettait bien vivement l'un et l'autre; cependant ce n'était pas encore là une véritable infortune. Malgré toute son affection pour eux, ils n'avaient été pour elle qu'une partie du bonheur et non pas le bonheur même.

Et elle l'attendait, le bonheur. Sans savoir, sans demander en quoi il consisterait, elle l'appelait de ses vœux les plus fervents, avec un fiévreux espoir et de brûlantes aspirations. Son cœur s'élevait au-dessus de joies mystérieuses et ignorées. Elle était si souvent seule, elle avait tout le loisir de rêver et de s'enivrer d'images fantastiques! Son existence même ne ressemblait-elle pas à un songe! Mais parfois elle était prise d'un violent désir d'abandonner les régions idéales pour vivre de la vie réelle. Elle priait alors Joseph Ribas de lui parler de son bienfaiteur inconnu.

Joseph lui racontait les exploits héroïques du comte, ses batailles, ses prodiges de valeur, et elle écoutait en frémissant. Elle avait peur de cet homme qui avait répandu le sang à flots. Et Joseph souriait en la voyant trembler et pâlir; puis, pour la rassurer, il lui parlait de la grandeur d'âme, de l'humanité et des vertus chevaleresques de son maître; il lui disait comment il avait protégé et sauvé quelque jeune fille persécutée, quelque vieillard sans défense en butte à une foule d'ennemis. Il entretenait aussi des chagrins et